

Edmond BERNUS

Les enquêtes de démographie en milieu nomade ont souvent donné des résultats décevants qui sont d'une part dus aux conditions géographiques propres à la zone pastorale avec la dispersion et la mobilité de la population et d'autre part, au fait qu'un nombre insuffisant de facteurs ont été pris en considération pour la définition des caractères pertinents de la société considérée.

Les distinctions subtiles des anthropologues entre les diverses catégories de la population dans un groupe ethnique donné, ont souvent été jugés non significatives sur le plan statistique et laissées de côté par bien des enquêtes par sondage. Ainsi l'enquête démographique en milieu nomade du Niger de 1964-65, se contente dans bien des cas d'une opposition un peu simpliste entre "ensemble Peul" et "ensemble Touareg".

L'endogamie très générale qui existe par exemple au sein de la société Touareg a des conséquences variées selon qu'elle s'applique à l'intérieur de groupes possédant le pouvoir politique qui sont minoritaires, ou à l'intérieur des clans ou lignages d'importance numérique plus grande, dont le Statut politique et le rôle socio-économique sont différents de ceux des précédents.

Les facteurs historiques (migrations, contacts avec populations nouvelles avec ses corollaires d'asservissement, d'expulsion, d'intégration ou d'assimilation), ont joué, même au sein d'une société qui serait, à première vue, culturellement homogène, pour donner des "faciès" variés d'une réalité plus complexe que la simple opposition :

entre société idéale d'avant la colonisation
et la société actuelle déstructurée.

La plasticité des sociétés de pasteurs nomades leur a permis de donner des solutions originales et variées qu'il importe d'analyser.

Du fait que toutes les variables ne sont pas prises en considération, l'image globale de la démographie d'un groupe humain est faussée : les inégalités de taux de natalités par exemple au sein de la hiérarchie sociale n'apparaissent plus dans le taux moyen global de l'ensemble. Des faits aberrants apparaissent souvent, tel la surpopulation masculine, que les enquêtes signalent sans expliquer, ni se demander s'il ne s'agit pas d'une erreur systématique.



O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 22225

Cote : B

Chaque point bas concentre les argiles par ruissellement et recueille l'eau des tornades en mares temporaires et en nappes discontinues et tributaires des pluies et de leur irrégularité ; les grands arbres se rassemblent dans tous les bas-fonds, et les plateaux et dunes n'accueillent que des arbres très espacés et des touffes d'herbes souvent déchaussées par le vent. Les petites forêts, les espaces herbacés, forment des îlots ou de longs rubans s'opposant aux croupes des dunes fixes et aux mornes horizons des plateaux.

Dans la zone pré-saharienne, les arbres sont encore plus malingres, et la végétation se contracte en quelques points, pour n'apparaître parfois que brièvement après les pluies. Vers le Nord, la végétation disparaît quasiment au-delà de l'isohyète 50 mm pour constituer un no man's land, où l'on ne vit qu'épisodiquement. Seuls les massifs montagneux, Aïr ou Ahaggar, forment des îlots mieux arrosés où la végétation se concentre sur les terrasses des oueds qui divergent des sommets et où l'eau se trouve souvent à une profondeur relativement faible.

Les diverses zones brièvement décrites sont le domaine presque exclusif des pasteurs nomades, à l'exception de la zone méridionale où les cultures pluviales deviennent possibles au Sud de l'isohyète 350 mm. Au Nord de cette limite, seule l'agriculture irriguée d'oasis localisée dans les zones montagneuses peut subsister. Les conditions physiques et particulièrement les pâturages ne permettent pas tous les types d'élevage. Dans l'Ahaggar, qui constitue l'antenne septentrionale du monde Touareg, la pauvreté du tapis végétal ne permet que la vie de troupeaux de chèvres à longs poils noirs, qui fournissent l'essentiel des ressources en lait des nomades. Les camelins ne peuvent vivre en grands troupeaux, faute de ressources végétales : autour des campements ne pâturent que quelques chameaux, servant à effectuer les déplacements ou les petits transports. On lâche pour plusieurs mois, après les avoir entravés, les chameaux (1) qui ont participé aux caravanes, et qui ont besoin de refaire leurs forces.

Les Touaregs de l'Ahaggar possèdent cependant d'assez importants troupeaux de chamelles qui vivent en permanence dans le Nord-Niger dans les plaines du Tamesna. Ces troupeaux constituent un capital, laissé au loin, auquel rendent visite ceux qui convoient les caravanes apportant le sel de l'Amador et ramenant le mil des marchés nigériens. Certaines tribus vivent partiellement expatriées, alors que quelques autres ont abandonné l'Ahaggar pour vivre en totalité dans ces zones plus accueillantes. Le massif central saharien ne permet donc qu'un élevage réduit, qui interdit la présence de troupeaux importants de chameaux de boeufs et de moutons (ROGNON, 1962 - GAST,

1968).

La zone sahélicienne commence avec l'apparition du cram-cram, ou wozzog (*Cenchrus biflorus*), petite herbe aux graines épineuses qui perturbe la marche en saison sèche, mais qui constitue de bons pâturages. Entre les isohyètes 100 et 350 mm, c'est à dire toute la zone interdite à l'agriculture pluviale, la zone sahélicienne possède une vocation pastorale. Les pluies qui tombent chaque année pendant l'été, insuffisantes pour les champs, permettent par contre l'élevage de différents types d'animaux. Entre 100 et 200 mm, les camelins trouvent leur zone d'élection : certaines plantes galactogènes, telle alwat (*Schouwia purpurea*) ou tazara (*Cornulaca monacantha*), qui poussent à la limite septentrionale de la zone, aux frontières du Sahara, sont recherchées par les animaux (chamelles) qui convergent, en bonne année, vers les lieux où elles ont bien donné ; pâturages épisodiques et irréguliers de saison froides, ils attirent de nombreux troupeaux qui peuvent se disperser à l'envi, car ces plantes, tant qu'elles sont vertes, dispensent de tout abreuvement. Au Sud de l'isohyète 200 mm, les bovins trouvent des pâturages herbacés qui leur conviennent, et leurs troupeaux sont d'importance égale à celle des camelins. Les moutons et les chèvres sont partout présents, et les éleveurs Touaregs se livrent à ce quadruple élevage dans toute la zone sahélicienne. Les pâturages arborés conviennent particulièrement aux camelins et caprins, alors que les pâturages herbacés sont plus spécialement recherchés par bovins et ovins. Les éleveurs peuvent donc diversifier leurs troupeaux et ainsi répartir les risques d'épidémie ou de pertes dues à la sécheresse qui ne touche pas toutes les catégories d'animaux de la même manière. Cet élevage diversifié, par contre, n'est pas sans poser de problèmes : il exige une main-d'oeuvre importante, car les divers types de troupeaux doivent être conduits sur des pâturages différents. Leurs rythmes d'abreuvement, leurs habitudes alimentaires, leur progression au pâturage imposent une garde adaptée à chaque type d'animal. Les troupeaux de moutons sont très souvent séparés des campements pendant la saison sèche, et conduits par des bergers qui vivent dans la solitude pendant plusieurs mois. Cette garde est exigeante, car les moutons pâturent de préférence la nuit, pour se reposer à l'ombre au milieu du jour ; or les moutons broutent en se déplaçant constamment, ce qui impose au berger une vigilance de tous les instants, car les moutons se perdent souvent et sont facilement la proie des chacals, des hyènes ou des lions.

Dans cette région, ces quatre types d'élevage permettent de nombreux accommodements, selon les vocations ou les possibilités des différents éleveurs.

Dans la zone Sud-sahélienne et Nord-soudanienne, c'est à dire dans la zone agricole, les éleveurs Touaregs sont encore nombreux. L'isohyète 350 mm franchie, les champs occupent de vastes espaces, et ont tendance à accaparer tous les terrains vacants autrefois offerts aux troupeaux. Les plateaux aux terres légères accueillent traditionnellement le mil, parfois en assolement avec l'arachide. Les terres lourdes des vallées sont réservées au sorgho ou encore au coton. Les troupeaux de camélins, de bovins, d'ovins et de caprins, peuvent trouver des pâturages à leur convenance, mais ceux-ci sont limités par l'extension de l'agriculture, aussi bien vivrière (mil, sorgho) que commerciale (arachide, coton) ; même à la morte saison agricole, il faut garder les animaux loin des champs de coton encore non récoltés. Il s'agit donc d'éloigner les troupeaux à la saison des pluies, et souvent de les envoyer vers le Nord, aux sources salées du pourtour de l'Air, et d'organiser à la saison sèche des ententes avec les cultivateurs, qui laissent libre l'accès de leurs champs récoltés aux troupeaux pour les fumer, en échange d'un peu de mil. L'élevage exige donc ici une garde permanente, qui ne vise pas seulement à éviter la perte des animaux, mais avant tout leur divagation sur les champs. L'élevage bovin l'emporte ici sur le camelin, qui touche à la limite méridionale de son aire d'extension.

En définitive, c'est la zone Nord-sahélienne qui permet tous les types d'élevage, sans la concurrence de l'agriculture : elle accueille non seulement les éleveurs Touaregs qui y vivent en permanence, mais sert de base avancée régulière aux Kel Ahaggar, et de terrains de migration saisonnière aux éleveurs méridionaux.

2. Les Facteurs sociaux

L'image du Peul et de la vache est aussi solidement enracinée que celle du Touareg et du chamœau. Ces deux associations sont liées au fait que les domaines respectifs des uns et des autres correspondent à la zone d'élection des deux types d'animaux. C'est pourquoi la littérature peule abonde en odes et hymnes à la vache (SOW, 1966), alors que les poèmes Touaregs célèbrent le plus souvent les qualités physiques et esthétiques du chamœau. Certes, le domaine Touareg débordé de la zone d'élevage chamœlier la plus favorable, mais là encore le chamœau reste l'animal "noble" auquel chacun se réfère.

La société Touarègue, beaucoup plus que la Peule, est une société hiérarchisée, dominée par une aristocratie guerrière, constituée par les imajeghen (ou imohagh), dont l'autorité est liée à la guerre, dans laquelle le chamœau de monte a joué un rôle considérable pour tous les rezzous, souvent coups de main rapides, frappant parfois à de grandes distances.

Les imajeghen, détenteurs du pouvoir politique, ne s'occupaient guère eux-mêmes d'élevage, car ils se considéraient comme propriétaires de tous les troupeaux de leurs dépendants, tributaires (imghad) ou religieux (ineslemen) qui bénéficiaient de leur protection dans le cadre des confédérations politiques : ils prenaient, selon leur bon plaisir, des animaux que souvent ils avaient eux-mêmes distribués après des coups de main heureux.

Si le chameau est lié à l'aristocratie guerrière, la chèvre par contre a souvent constitué l'image de marque des tributaires, appelés imghad (sing. amghid) ou Kel Ulli, "ceux des chèvres". Certains (NICOLAS, 1950, p. 189) ont même vu dans le terme amghid la même racine que dans egheyd, le chevreau. NICOLAISEN (1963) va plus loin, et à propos des Touaregs de l'Ahaggar formule l'hypothèse de deux origines distinctes et même de deux civilisations différentes : "it would seem that the economic relationships forming the basis of the Touareg political system in the north would arise so to speak automatically from two distinct cultures which met each other in the desert: a camel-breeding culture of a Berber speaking people, now known as the noble Tuareg, and a goat-breeding culture of an ancient Berber-speaking population which now constitutes the vassals". (NICOLAISEN, 1963, p. 405). Cette hypothèse confirme les traditions historiques qui nous montrent que la société touareg est hétérogène, et qu'elle a rassemblé dans le moule de confédérations politiques des hommes venus de tous les horizons, en leur donnant un langage et une culture communs. Certains groupes ont conservé un parler particulier (groupes Idaksahak, Igdalen, Aït Awari, Kel Antesar, pour ne citer que les principaux, ou même Arabes inféodés au monde touareg), mais la langue commune reste pour tous la langue touareg (tamasheq, tamajaq, ou tamahaq selon les lieux).

Cette hétérogénéité se manifeste donc sur le plan des traditions pastorales. Elle apparaît également dans l'organisation sociale et dans le mariage, où la "dot" (taggalt) varie d'un groupe à l'autre. Toujours constituée en têtes de bétail, la taggalt se compose en général d'un nombre d'animaux qui théoriquement doit rester identique de mère en fille. Chez les imajeghen, la compensation matrimoniale est obligatoirement composée de chameaux, dont le nombre varie ici et là. Dans le Sahara central, chez les Kel Ahaggar, le nombre est fixé à sept (Nicolaïsen, 1963, p. 436). Dans l'Aïr, chez les Kel Ferwan, de dix à vingt (Ibid., p. 460). Dans la zone sahélienne, il varie de deux à quatre selon les familles, chez les Kel Tahabanat de la confédération des Iullemeden Kel Attaram; chez les Tiggirmat, Kel Nan et Irreulen, il est de quatre, chez les Tellemidez et Ikerbheren, de trois ou quatre (Iullemeden Kel Dinnik). Dans la zone sud-sahélienne agricole, chez les Tingeregedesh de la région de Téra, la taggalt se

compose encore de chameaux, alors que chez les plus pauvres des aménagements et des équivalences existent avec d'autres catégories de bétail.

En descendant encore la hiérarchie sociale, des tribus d'affranchis (iderfan) ou de captifs aujourd'hui libérés (iklan en tamasheq, bella en zone songhay et buzu en zone hroussa) constituent leur taggalt uniquement en petit bétail. Chez les iklan vivent encore dans le campement de leurs maîtres la compensation matrimoniale composée de chèvres et de moutons est fournie par le maître du mari serf, substitut de son père réel.

Si la taggalt, théoriquement, ne varie pas entre une mère et sa fille, elle constitue un témoin relativement stable d'une condition sociale fixée, qui pourra se maintenir au-delà des vicissitudes de l'histoire. La composition de la taggalt évolue donc moins vite que celle des troupeaux : les institutions résistent et se maintiennent souvent, alors que les types d'élevage et les rapports sociaux qu'elles traduisent se sont modifiés.

3. L'évolution présente :

La société touarog guerrière, formée de confédérations politiques juxtaposées, en lutte permanente les unes contre les autres, a évidemment subi le contre-coup de la colonisation. Après s'être opposée par les armes au début du siècle au colonisateur, puis révoltée en 1917, elle a dû évoluer dans un cadre nouveau imposé de l'extérieur. Les structures politiques traditionnelles furent vidées de leur contenu, quand elles ne furent pas volontairement modifiées pour enlever à l'aristocratie guerrière son influence, laquelle permettait aux imajeghen de maintenir sous leur joug les tribus dépendantes, en contrepartie de la protection qu'ils offraient, et toute velléité d'opposition fut réduite.

Désormais, les liens de la dépendance se relâchèrent : les imajeghen ne purent plus saisir, selon leur bon plaisir, (tarkept), les animaux qu'ils désiraient. Les tributs politiques (tiuse) ne purent plus être exigés, puisque, en contre-partie, la protection contre les ennemis n'avait plus de raison d'être. La notion de tribu exigé fut remplacée par celle de cadeau volontaire. Chaque groupe, chaque tribu, devait pouvoir seul à son entretien, et les pièces du puzzle évoluèrent isolément.

Toutes les catégories sociales cherchent alors à élever plusieurs types d'animaux. Les inghad perdent leur caractéristique d'éleveurs de chèvres, et ils acquièrent également des bovins, des ovins et des camélins. Les incslemen, en raison de leurs fonctions religieuses prennent une importance nouvelle :

l'administration coloniale, qui a voulu parfois les récompenser de leur neutralité lors de la révolte de 1917, leur a donné des chefferies que la tradition leur refusait. De plus, si le tiuse, ou tribu politique, perd sa signification, la tamesadog ou aumône religieuse continue de leur être versée : en plus de leur fonction purement religieuse traditionnelle (les marabouts les plus influents étaient les qadi et les imam des chefs politiques auxquels ils étaient intimement associés, par exemple le "chef" actuel des Kel Eghlal était le qadi de l'amenokal des Iullemeden Kel Dinnik). Le droit aujourd'hui acquis à la chefferie les sépare de leurs anciens suzerains, avec lesquels ils entrent en rivalité, et confond entre leurs mains un rôle à la fois religieux et politique. L'éparpillement du pouvoir, par la constitution de groupes autonomes au sein de certaines confédérations (Iullemeden Kel Dinnik, Touaregs du Damergou, etc.), a profité aux Ineslomen. De même, grâce à leur autorité religieuse, en s'appuyant sur les textes coraniques, ils ont pu maintenir autour d'eux une main d'oeuvre servile nombreuse.

C'est ainsi que des tribus religieuses (chez les Kel Dinnik en particulier) ont pu acquérir de très importants troupeaux de tous les types d'animaux, de chameaux en particulier, sans avoir de problèmes pour la garde ou l'entretien des troupeaux.

En descendant la hiérarchie sociale, certaines tribus, telles les Iberogan, dépendants des religieux Igdalen, possédaient un élevage ovin important, qui faisait leur réputation. Depuis une trentaine d'années, ils ont acquis de nombreux camelins, qui sont venus diversifier leur élevage. Toutes les tribus autrefois servies, si nombreuses aux frontières du monde nomade et sédentaire, et tous les anciens captifs libérés ou partis s'installer en zone agricole, après avoir cultivé pour survivre, cherchent à acquérir du bétail, pour ne pas dépendre uniquement des récoltes. Mieux même, dans la région de Téra (Rép. du Niger), les tribus Bolla, anciennement servies, cultivent sur de vastes surfaces le mil qu'elles commercialisent en grande partie sur les marchés d'Ayorou, Gotherye, Mohanna (Niger) ou Markoy (Haute-Volta). Elles ont même acquis le quasi monopole de ce commerce; alors que les agriculteurs Songhay consomment la totalité de leurs récoltes. Avec les produits de leurs ventes, ils achètent des troupeaux de plusieurs types, et même des chameaux en grand nombre.

Au total, l'éclatement de la société touareg a fait que chacun, désormais, élève des animaux pour son propre compte : si les imajeghon ont perdu leur pouvoir, leur rôle social reste prépondérant, et le modèle qu'ils représentent la référence de toute la société. De ce fait, le chameau est aujourd'hui élevé par des iklan, et l'acquisition de l'animal "noble" par excellence donne à chacun

l'impression de s'élever dans l'échelle sociale. On assiste donc à un nivellement qualitatif caractérisé par le fait que chaque groupe cherche à élever plusieurs types d'animaux.

Cette diversification de l'élevage s'accompagne d'une importante augmentation de l'effectif des troupeaux. Mais cette richesse est très inégalement répartie entre les différentes tribus, comme entre les différents éleveurs. Si l'on peut parler de nivellement qualitatif, c'est-à-dire que tel type d'élevage n'est pas réservé à une seule catégorie sociale, les différences s'accusent sur le plan quantitatif. Seules les familles les plus nombreuses, les plus cohérentes, peuvent mener de front un élevage diversifié important, exigeant l'éloignement des troupeaux loin des campements sur des pâturages appropriés, sans réduire in- considérément la ration alimentaire des humains. L'entretien et la garde des troupeaux constituent souvent le noeud du problème posé aux éleveurs : pour les plus riches ou les plus influents, il est encore parfois tranché par la présence de main d'oeuvre servile ; pour d'autres, par des salariés qui peuvent remplacer les bergers captifs, rétribués en têtes de bétail pour une durée et un troupeau donné ; ou encore par une main d'oeuvre familiale suffisante, grâce à une gestion commune des troupeaux de frères et de fils mariés. Ces différentes solutions se retrouvent au sein d'une même tribu, comme celle des Illabakan, inghad des Iullemeden Kol Dinnik, riches en camelins, bovins, ovins et caprins (). Quelques familles possèdent la plus grande partie des troupeaux :

2 % d'entre elles possèdent 12 % des chamceaux et 11 % des bovins ;

4 % des familles possèdent 25 % des ovins.

Rapportés à l'ensemble des individus, ces pourcentages sont moins élevés car les familles les plus riches en animaux sont également les plus nombreuses en main d'oeuvre, familiale ou domestique :

13,4 % des individus possèdent 25 % des camelins.

13,3 % des individus possèdent 26,9 % des bovins

14,7 % des individus possèdent 25,3 % des ovins.

Il n'en demeure pas moins que ce sont les grandes familles élevant les quatre catégories d'animaux, qui possèdent "per capita" le plus grand nombre de têtes de bétail. Les familles pauvres, réduites à la cellule conjugale, ne peuvent pas élever plus de 30 ou 40 chèvres. Au sein de la tribu, les prêts d'animaux laitiers corrigent ces inégalités et permettent à tous de se nourrir. Mais les plus grands troupeaux appartiennent à un nombre limité de familles, seules en mesure de mener de front ces différents types d'élevage.

Entre les tribus, on note également de grandes inégalités de richesse en bétail, comme en témoignent tous les recensements et toutes les enquêtes. A l'échelon d'une confédération, on observe également une concentration remarquable : BONTE (1970, p. 202) signale chez les Kel Gress que 1,7 % des propriétaires possèdent 54,8 % du troupeau camelin, et 6,3 % des chefs de famille possèdent 75,9 % des ovins. Chez ces Touaregs méridionaux, la concentration de l'élevage "touche essentiellement les catégories de bétail créatrices de valeur monétaire : les chameaux, grâce au transport du sel, les ovins qui sont d'un très bon profit sur les marchés".

C'est dans le domaine saharien que les contraintes géographiques s'exercent le plus fortement ; c'est également dans l'Ahaggar que l'opposition entre nobles-éleveurs de chameaux et vassaux-éleveurs de chèvres était la plus marquée : le terme de Kel Ulli, connu dans la zone sahélienne, mais rarement utilisé, est en Ahaggar employé indifféremment avec son synonyme d'imhad. Vers le Sud, où les exigences géographiques sont moins pressantes, les différenciations sociales concernant l'élevage sont moins tranchées. Avec les bovins et les ovins, la gamme des animaux élevés est beaucoup plus large. Si l'on retrouve partout l'association privilégiée des suzerains guerriers et des chameaux, la spécialisation sociale la plus marquée se trouvait là où le poids des contraintes géographiques se faisaient le plus lourdement sentir.

L'évolution actuelle de l'élevage en pays touareg, qui se manifeste par cette possibilité offerte à tous de se consacrer à n'importe quel type d'élevage, se heurte toujours aux impératifs de la géographie. Ces derniers restent un obstacle insurmontable en zone sahérienne, mais peuvent être partiellement corrigés en zone sahélienne, par l'implantation de puits et de forages qui ouvrent aux troupeaux des pâturages jusque là inutilisables. C'est sans doute pour ces raisons que l'élevage bovin s'est tellement accru ces vingt dernières années. En zone soudanienne, l'élevage se trouve limité par le développement de l'agriculture : c'est pourquoi les grands troupeaux ne peuvent se maintenir qu'à l'aide d'une organisation très complexe, menée par des bergers nombreux et compétents ; c'est dans cette zone où l'économie monétaire est la plus développée que la concentration des richesses est la plus marquée, et permet une capitalisation en animaux par un petit nombre d'individus, dont l'élevage n'est plus la seule ressource, mais s'intègre dans une économie qui associe également le commerce et l'agriculture.

Dans ce nouveau contexte, où les contraintes géographiques et politiques ne s'exercent plus avec la même rigueur, la société touareg tente de conserver le cadre de ses institutions, en leur donnant un contenu nouveau.

On ne saurait donc nier le rôle joué par le choix délibéré de chaque société dans le type d'élevage qu'elle pratique : on pourrait en dire autant des Peul WoDaaBe qui, depuis une trentaine d'années, ont envahi la zone sahélienne et s'aventurent parfois jusqu'aux frontières du Sahara. Comme les Touareg, qui ont maintenu un élevage camelin dans tout leur domaine et jusque dans la zone agricole, les WoDaaBe ont continué à élever la vache Bororo hors du territoire soudanien qu'ils occupaient précédemment.

Les réponses données dans chaque cas, en face des transformations, tant du milieu naturel (aménagement hydro-agricoles) que du contexte politique et social (colonisation, puis indépendance, suppression de la main d'oeuvre servile), sont fonction des modèles respectifs de chaque société.

Ouvrages cités.

- BIERNUS, B. - Les Illabakan. Une tribu touareg sahélienne et son aire de nomadisation. A paraître, Mouton ed.
- BONTE, P. - Production et échanges chez les Touareg Kel Gress du Niger. Thèse de 3^{ème} cycle, Paris 1970, 390 p. ronéo.
- GAST, M. - Alimentation des populations de l'Ahaggar. Etude ethnographique. Mémoire du CRAP, VIII, Alger 1968.
- MONOD, Th. - Les bases d'une division géographique du domaine saharien. Bull. IFAN, T. XXX, série B, n° 1, pp. 269-288.
- NICOLAS, F. - Tamesna. Les Iullemeden de l'Ouest ou Touareg Kel Dinnik. Paris, Imp. Nalc, 1950.
- NICOLAISEN, J. - Ecology and culture of the pastoral Tuareg. The National Museum of Copenhagen, 1963.
- ROGNON, P. - La confédération des nomades Kel Ahaggar. Annales de Géographie, Paris, n° 388, Nov.-Déc. 1962, pp. 604-619.
- SOW, A.-I. - La Femme, la Vache, la Foi. Classiques Africains, Julliard, Paris, 1966.

Notes

- (1) Le terme de "chameau", utilisé ici, est consacré par l'usage, bien qu'il s'agisse en réalité du dromadaire à une bosse.
- (2) Les chiffres sans référence bibliographique sont tirés de nos propres enquêtes.
- (3) BERNUS, E. Les Illabakan, à paraître.